

MA POUPÉE

Journal d'Ouvrages des Petites Filles

LA LEÇON DE COUSINE CLAIRE

1^o Ouvrages avec fournitures annexés au présent numéro (1).

NAPPERON

Fournitures jointes à ce numéro. — Toile dessinée, simili plat M. F. A., bleu deux tons, vert trois tons.

Quel dommage, mes chères petites, que vous n'ayez pas sous les yeux, comme moi, ce gentil napperon; il vous séduirait immédiatement.

Vous n'avez pas idée comme ces petites graines brodées de bleu sont d'un effet charmant.

lancés, qui semblent la supporter et qui sont exécutés avec le ton vert clair. Les tiges sont brodées au point de tige avec le vert foncé.

Toutes les feuilles, longues et effilées, sont brodées au point de tige, avec les différents tons de vert.



Toutes ces graines sont brodées au passé plat, avec les deux tons de bleu que vous recevrez; il faudra les exécuter avec soin, afin de ne pas les déformer. Pour la disposition des tons, il n'y a pas de règle définie: c'est votre bon goût qui vous guidera pour cela.

Chaque petite graine est accentuée de deux points

Celles d'entre vous qui seront plus habiles pourront les faire au passé plat. Dans ce cas, les points seront dirigés obliquement, et vous pourrez mélanger les trois tons dans une seule feuille, en disposant le foncé dans le bas et sous les parties repliées.

Enfin, reste le feston, qui doit être exécuté bien régulièrement avec le ton de bleu le plus foncé.

C. C.

(1) Ces ouvrages, avec toutes les fournitures nécessaires pour leur exécution, sont envoyés aux abonnées de l'Édition avec ouvrages. Prix de cette édition: 15 fr. 50 par an (Étranger: 17 fr. 50).

OUVRAGES DIVERS

Broderie Corfou.

— Bonjour, tante Patience, nous voilà de retour.
— Bonjour, mes chéries, qu'avez-vous vu de nouveau?

— De la broderie Corfou, tante Patience, est-ce que tu la connais? Est-ce un travail qui se fait seulement dans cette ville?

— Non, ma chérie; d'ailleurs, je ne crois pas qu'elle soit importée de cette ville non plus, mais peu importe, n'est-ce pas?

— Est-ce amusant à faire, tante Patience?

— Oui, veux-tu que je te donne quelques indications?

— Oh! oui, tante, tu sais donc tout faire?

— Je cherche pour vous des nouveautés, et je suis toujours contente lorsque vous leur faites bon accueil. Asseyez-vous près de moi et écoutez-moi.

D'abord, cette broderie a deux particularités. Elle se fait sur une grosse toile bise et avec du gros fil de lin de deux tons bis et un blanc.

— Et le fil n'arrache pas la toile?

— Pas du tout, mignonne; d'ailleurs, les fils de la toile sont assez souples et écartés.

La broderie est en grande partie au point de feston. C'est une interprétation du Richelieu, mais exécuté avec du fil de lin.

Et cela de la façon suivante : tous les motifs sont contournés au point de feston avec le fil bis le plus clair, tandis que les brides sont exécutées avec le fil bis le plus foncé.

Dans le Richelieu habituel, tous les motifs sont

d'abord contournés au point devant, ce qui constitue une sorte de « bourrage » sur lequel on travaille ensuite au point de feston.

Dans cette broderie, point n'est besoin de faire ce rembourrage, on se contente de faire le point de feston bien régulièrement.

Donc, vous commencerez par un motif quelconque; quand, en le contournant, vous arriverez au pied d'une bride, vous lancerez sur celle-ci un fil, sur

lequel vous reviendrez au point de feston. Ceci vous ramènera à l'endroit où vous aviez momentanément abandonné votre motif, vous continuerez alors votre feston jusqu'à la prochaine bride et ainsi de suite.

Une autre variante de cette broderie consiste dans les points de fantaisie qui remplissent les motifs.

Dans le carré qui sert de base à notre leçon, les feuilles sont soulignées intérieurement par des lignes qui

en épousent la forme et qui sont exécutées au point de tige avec le fil blanc et le fil bis le plus clair. Des points lancés, simulant des nervures, sont faits en fil blanc.

Dans les autres motifs, un pois au passé plat avec le fil blanc.

Puis, vous ferez aussi des jours; ceux-ci sont indiqués par un pointillé. Vous prendrez alors une grosse aiguille, vous l'enfilerez de fil de lin n° 30, puis vous piquerez l'aiguille à l'envers pour la ressortir à l'endroit, et cela à gauche du premier pointillé; en passant sur celui-ci, vous reviendrez piquer votre aiguille pour la ressortir à l'envers en prenant trois ou quatre fils de la toile à la fois, vous ferez



Fig. 1. — Carré Corfou. Dimensions : 30 cm.
Dessiné et échantillonné avec fournitures : 2 fr. 75.

ainsi deux points pour serrer le fil, puis vous passerez ensuite au suivant et toujours ainsi.

Pelote.

— J'aimerais bien faire une pelote, moi, tante, n'aurais-tu pas un conseil à me donner?

— J'ai là, si tu veux, mignonne, un gentil motif qui peut parfaitement faire ton affaire.

— Mais oui, tante, il est gentil ce dessin et il va m'amuser. Quel tissu me conseilles-tu pour cela?

— Il me semble que du satin bleu ciel serait très bien. En ce cas, il faudra en prendre un morceau carré de 24 centimètres de côté.

— Mais comment ferai-je pour dessiner cela sur mon tissu? Je ne saurai jamais m'en tirer.

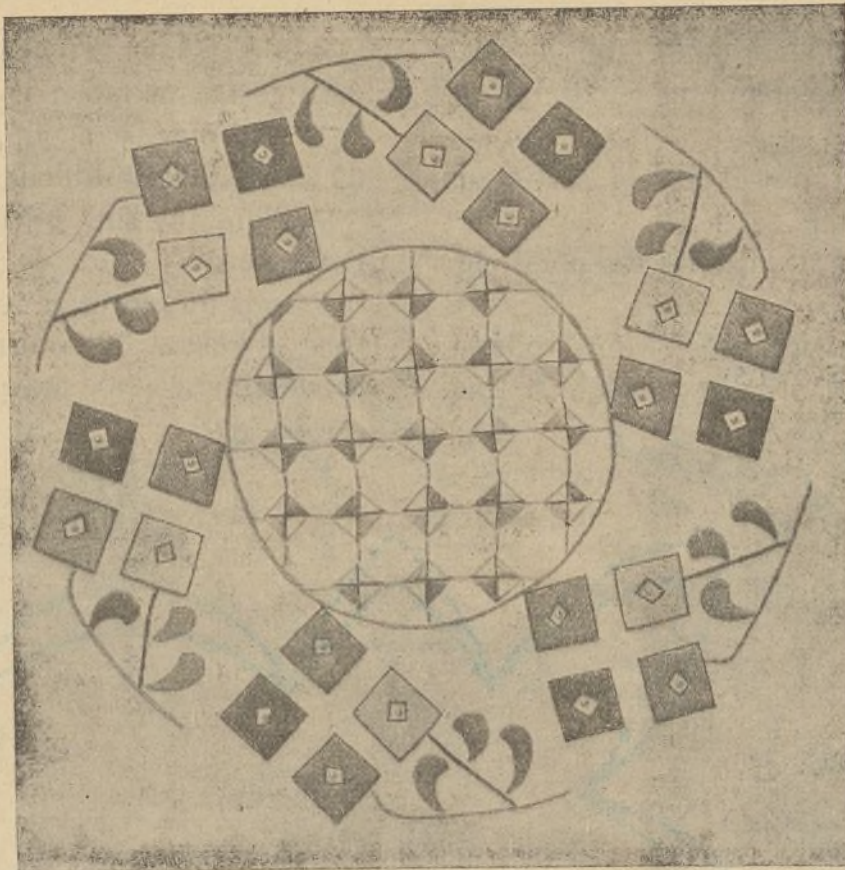


Fig. 2. — Pelote. Planche n° 1.
Dessinée et échantillonnée avec fournitures : 2 fr. 75.
Doublure et garniture : 1 fr. 75.

— C'est bien simple, tu vas voir. Découpe ce dessin et donne-le moi et regarde : je pose le dessin, l'endroit sur l'endroit du tissu, bien d'aplomb; puis, sur l'envers du dessin, je passe un fer chaud.

J'enlève ce papier et ce dessin est reporté sur le tissu; tu vois, c'est simple.

— Oh! oui! tante, c'est même très amusant. La prochaine fois, tu me laisseras faire, dis?

— Il faudra faire attention au degré de chaleur de ton fer, par exemple, car je connais une petite étourdie qui pourrait bien tout brûler.

Mais ne quittons pas notre pelote. Tous ces petits carrés, qui te semblent un peu bizarres, ont la prétention de représenter une fleur.

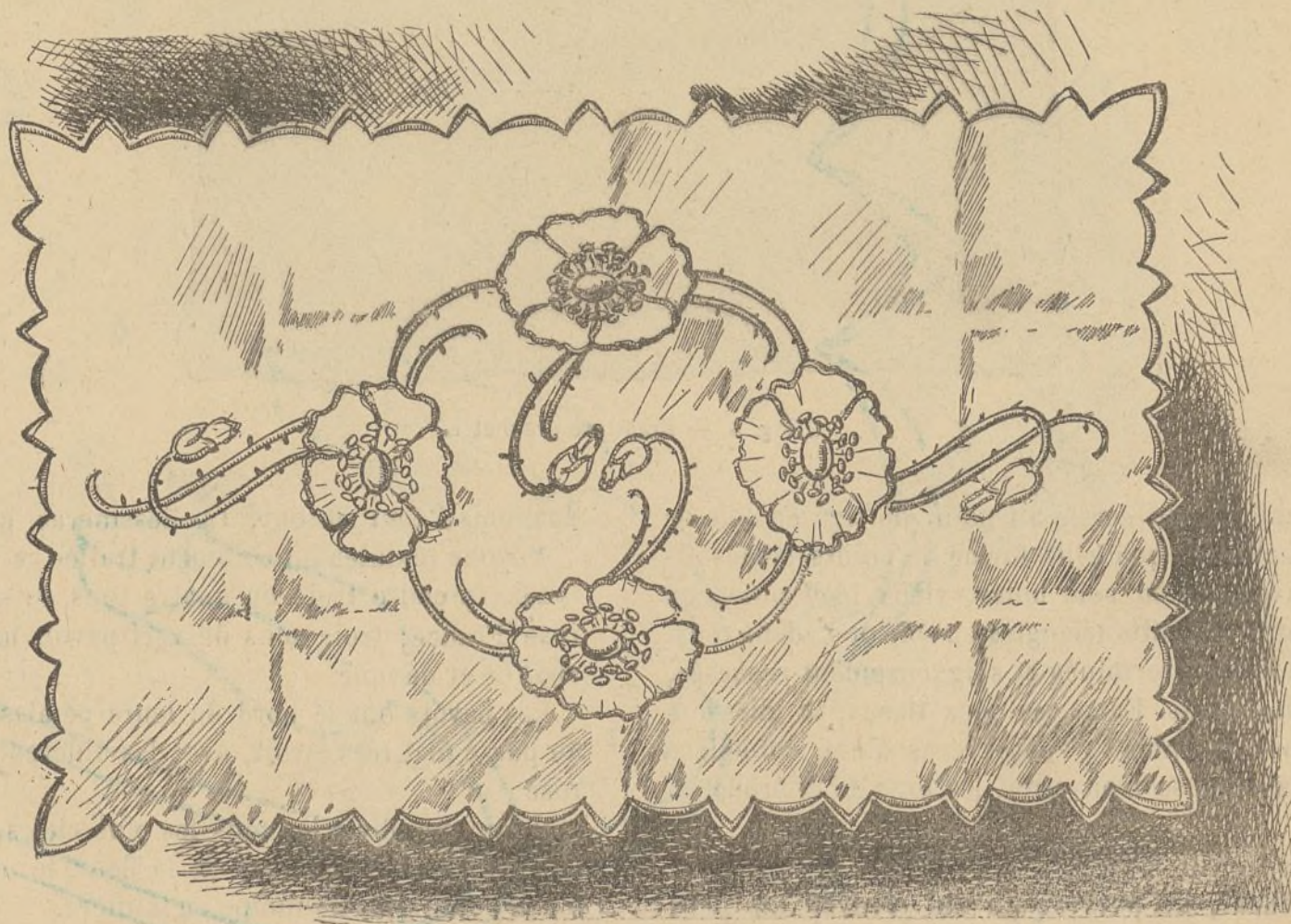


Fig. 3. — Dessus de table. Dimensions 40 x 30. Planche n° 2. Dessiné et échantillonné avec fournitures : 4 fr. 25.

Pour les exécuter, tu choisiras quatre tons de soie d'Alger vieux rose et tu emploieras un seul ton pour chaque carré.

Ceux-ci sont brodés au passé plat et sertis au point de tige en soie noire.

Au centre, un petit carré encadre un point de nœud en soie bleue.

Les feuilles, non moins fantaisistes, sont brodées au passé plat en soie vert câpre deux tons.

— Précisément, ma chérie, j'allais te proposer ce petit dessus de table. Te plaît-il?

— Oh! oui, beaucoup, et puis, il me semble qu'il ne sera pas trop difficile à exécuter.

— Non, en effet. Voici comment je te conseille de l'exécuter.

Prends un morceau de toile écrue de 45 centimètres de long et 30 centimètres de large, au milieu, tu dessineras ces pavots, aux pétales largement



Fig. 3. — Brassière crochétée.

Au milieu, un cercle au point de tige en soie or pâle limite un quadrillé formé de points lancés alternativement en soie noire, vieux bleu ou vieux rose, puis de petits triangles en soie or de deux tons.

La broderie terminée et soigneusement repassée, tu la doubleras. Entre les deux tissus, tu glisseras du capok et enfin tu l'entoureras d'une cordelière dans laquelle se trouveront les tons de la broderie.

Dessus de table.

— Tante, ne pourrais-tu me trouver un petit tapis, pour poser sur la petite table que m'a donnée maman?

épanouis; tout autour, tu dessineras ce feston.

Voyons maintenant comment traiter ce dessin. Il faudra prendre trois ou quatre tons de simili plat rose France; trois tons de vert pavot, un peu de vieil or et de noir.

Les pavots ont le bord de leurs pétales exécutés au passé plat très étroit, avec les différents tons de rose.

Il faut employer les tons les plus clairs, pour les parties les plus éclairées de la fleur, le ton le plus foncé pour la partie moins en lumière.

Les cœurs sont faits au passé plat, étamines au point lancé en noir.

Les tiges sont également brodées au passé plat avec les différents tons de vert pavot.

Pour les petits réfugiés.

Il y a, vous le savez, mes chères petites, des tout

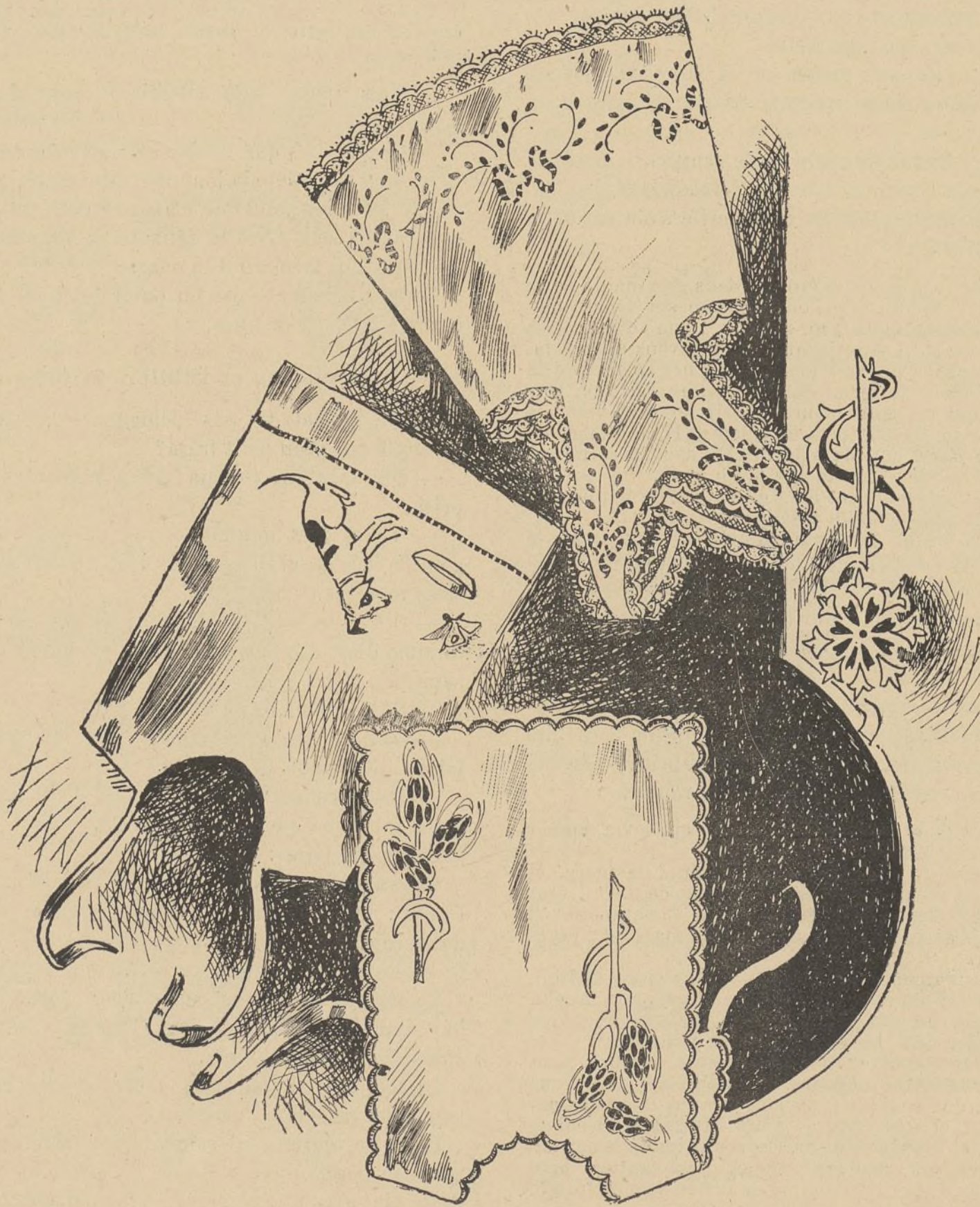


Fig. 4. — Serviette dessinée avec fournitures : 2 fr. 75.

Fig. 5. — Serviette. Planche n° 3. Dessinée avec fournitures : 2 fr. 75.

Fig. 6. — Tablier pour 8 à 10 ans. Planche n° 4. Dessiné et échantillonné avec coton et dentelle : 6 fr. 50.

Reste à faire le feston en simili plat vert moyen, qui s'harmonisera parfaitement avec le ton écri de la toile et découpe ensuite soigneusement.

petits dont les mamans ont dû abandonner brusquement leur foyer et qui se trouvent maintenant dénuées de toutes ressources.

Ayuntamiento de Madrid

Il faut aussi venir en aide en leur envoyant de quoi vêtir leurs petits.

Pour commencer, nous pourrions exécuter cette mignonne brassière en laine crochétée. Elle est très simple et sera bien douillette.

Pour l'exécuter, prenez de la laine mérinos ou encore de la laine indienne un peu grosse et un crochet n° 3.

Tout le travail se compose de rangées de point de marguerite alternant avec des demi-bridés.

Le dessin du point de marguerite s'obtient de la façon suivante :

1^{er} rang : On pique le crochet dans une maille de la ch. on lève la m. que l'on conserve sur le crochet. On lève une m. dans la m.-ch. suiv. ; une autre dans la suiv. et ainsi de suite jusqu'à ce que vous ayez 5 m. sur le crochet ; on passe alors le crochet au travers de ces 5 m. que l'on ferme par une m. en l'air. On lève ensuite une m. dans la m. en l'air que l'on vient de faire, une m. dans le premier pétale de la marg. que l'on vient de faire, une dans la m.-ch. dans laquelle est piqué ce pétale, une dans la m.-ch. suiv. une dans la ch. suiv. ; on écoule ces 5 m. ensemble, on fait une m. en l'air et ainsi de suite jusqu'au bout de la ch.

Pour la d.-br., c'est plus simple : il faut passer le crochet dans une m. de la ch., tirer le fil, ce qui donne 2 m. sur le crochet qu'on écoule ensemble.

— Tante, nous voudrions bien commencer dès maintenant, veux-tu nous dire comment il faudra faire.

— Bien volontiers, mais comme vous savez maintenant qu'il faut faire chaque fois un rang de points de marguerite et un rang de demi-bridés, je vous indiquerai seulement le nombre de rangs :

Faites d'abord une ch. de 38 points, qui devra donner environ 22 centimètres de hauteur.

Sur cette ch. faire 4 rangs de points de marg. et 5 rangs de d.-br. Arrivées au 6^e rang de d.-br., vous allongerez celui-ci sur une hauteur de 4 centimètres et vous ferez encore 2 rangs de points de marg. et 2 rangs de d.-br.

Ceci vous amènera au 7^e rang de d.-br. A cet endroit, vous ne ferez des d.-br. que sur une longueur de 15 cent. Au bout de cela et pendant 10 cent., vous ferez une ch. sans piquer dans les points du rang précédent.

Vous ferez encore 2 rangs de points de marg., toujours sur la même longueur. Vous en serez au 9^e rang de d.-br. que vous ne ferez plus que sur une longueur de 22 cent. et vous ferez de nouveau 7 rangs de points de marg. et 7 rangs de d.-br. Ceci constituera le devant.

A cet endroit, vous ferez une ch. de 3 cent. au bout du rang de d.-br., ceci comme au début, afin de former l'épaule.

Faire encore 2 rangs de points de marg., 2 rangs de d.-br. Le 2^e rang de d.-br. ne mesurera plus que 15 cent. et sera prolongé sur 10 cent. par une ch. Faire encore 2 rangs sur cette longueur.

Au 2^e rang de d.-br., vous diminuerez et ne le ferez plus que sur 15 cent. Ceci vous ramènera à la seconde partie du dos, pour laquelle il faudra faire encore 4 rangs de points de marg. et 4 rangs de d.-br.

L'encolure se trouvera ainsi dessinée toute seule, vous n'aurez plus qu'à l'orner d'un rang de marg., puis d'un rang de d.-br. sur lequel vous ferez une petite dentelle composée comme suit : lever une m. dans une m.-ch.,

une m. dans la suiv., une m. dans la suiv. de façon à avoir 3 m. sur le crochet ; on les écoule ensemble, 3 m. en l'air, et ainsi de suite.

Fermez les épaules par une couture.

Manches. — Faire une ch. de 15 cent. pour 28 points environ. Sur cette ch., faire 9 rangs de points de marg. et 9 rangs de d.-br.

— Mais, tante, comment fait-on pour obtenir le poignet plus serré ?

— Chaque fois que tu en seras au rang de d.-br., tu le feras sur toute la longueur ; au contraire, lorsque tu feras les points de marg., tu ne feras ceux-ci que sur 10 cent. C'est la réunion de tous les rangs de d.-br. qui formeront le poignet.

Fermer la manche par un point de ch. en laine et coudre à l'emmanchure.

Serviettes et tablier de bébé.

— Ne m'avais-tu pas demandé, Clairette, une serviette pour ton petit frère ?

— Oui, tante, je voulais faire à maman cette surprise.

— Tu es très mignonne, ma chérie, c'est une gentille idée et, si tu veux, tu peux choisir dans ces trois modèles.

— Oh ! elles sont gentilles les petites serviettes. Comme il est drôle, ce petit chien et comme il amusera bien Jean !

— Et le tablier, il ne te tente pas ?

— Oh ! si, tante, seulement j'aimerais mieux le faire... pour moi !

— Petite coquette ! Tu as raison, d'ailleurs, c'est à ton intention que je l'avais gardé.

Comment faire :

La première serviette est bordée tout autour d'un feston : en haut et en bas, deux « pommes de pin » qui seront ajourées à l'anglaise ; les barbes, la tige, la feuille seront brodées au cordonnet et plumetis.

Le second modèle est simplement bordé dans le bas d'un large ourlet à jour, puis sur les autres côtés, d'un ourlet simple.

La composition demande à être brodée en couleur pour garder de l'originalité.

Le jeune toutou, qui semble tant intrigué par le vol d'un papillon, sera brodé au point de tige et passé plat avec une gamme de tons beige et roux.

L'écuelle sera brune, tandis que le papillon sera taché de bleu, de jaune et de vert avec corps brun.

Le petit tablier se compose d'une seule pièce à couper double droit fil au milieu sans couture.

Dans le bas, sur chaque épaulette, un nœud brodé à l'anglaise à brides retient des branches brodées à l'anglaise.

Il est complètement entouré d'une valenciennes cousue en surjet.

EMPLOI DU PATRON DÉCOUPÉ

CHEMISE DE JOUR

— Que pourrions-nous bien faire aujourd'hui comme couture? Cette petite chemise vous plairait-elle?

— Oh! oui, tante; justement, nous voulions te demander des conseils à ce sujet. Seulement...

— Seulement?

— Eh bien, voilà : elle est peut-être un peu compliquée pour nous, celle-ci!

— Non, petite Simone, tu vas voir; avec un peu d'attention, tu comprendras tout de suite.

Je prends d'abord mon tissu que je plie en deux sur la largeur, de façon à mettre les lisières l'une sur l'autre; puis je pose le bord du patron sur le pli du tissu.

Et maintenant, je vais couper le long des contours du patron, en laissant environ un centimètre tout autour pour les coutures.

— Comment faudra-t-il faire pour coudre l'entre-deux en rond, tante!

— C'est bien simple. Prenons le devant de la chemise, puis, à quelques centimètres de l'encolure, on pose un entre-deux en lui faisant suivre la forme arrondie. On le bâtit lorsqu'il est bien en place, puis on le fixe ensuite à l'aide d'un point de surjet ou de cordonnet.

Maintenant, dans l'espace ainsi préparé, vous pouvez dessiner les petites marguerites qui se trouvent sur la planche et que vous broderez à l'anglaise; de même les pois.

Il n'y aura plus alors qu'à réunir les deux côtés de la chemise par des coutures rabattues sur les côtés et sur chaque épaule.

— Savez-vous faire une couture rabattue?

— Oh! oui, tante, c'était justement notre dernier devoir de couture. Je t'assure que ce n'était pas amusant! Moi, j'ai dû recommencer trois fois, mais, maintenant, je sais bien.

— Ensuite, il faudra faire l'ourlet.

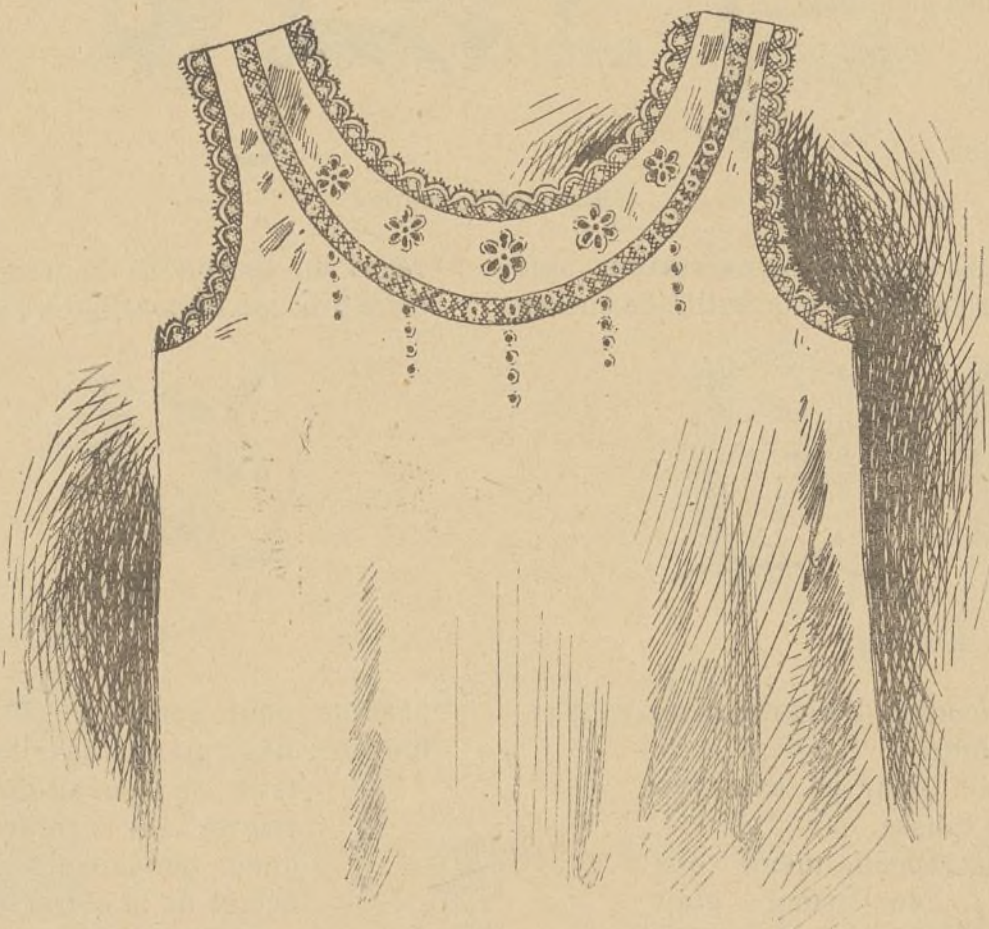
— Oh! cela, nous le confierons à Christiane, car elle fait de si petits points qu'on ne les voit pas.

— Comme garniture, vous coudrez une petite dentelle tout autour de l'encolure et des emmanchures.

— Est-ce qu'il faut aussi la coudre au point de cordonnet, la dentelle?

— Non, Marcelle, un surjet suffira.

— Tant mieux alors, le surjet est plus amusant et j'aime mieux le faire que le cordonnet.



LES JEUDIS DE L'ONCLE FRED

— Oncle Fred, n'as-tu plus rien à nous raconter sur les armes? C'était si intéressant.

— Vraiment, mes enfants, vous êtes insatiables... Je ne suis pas un dictionnaire, que diantre! Que voulez-vous encore savoir? Je vous ai parlé des canons, des béliers, des catapultes, des balistes, des épées, des arcs, des armures...

— Non, pas des armures, oncle Fred.

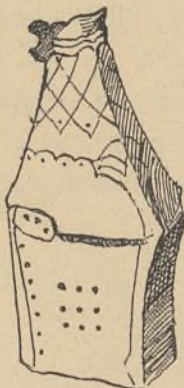
— Vous êtes bien sûrs?

— Oh! très sûrs.

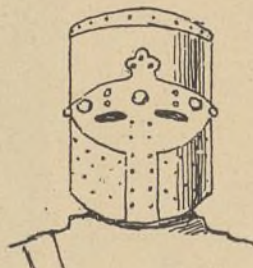
— Alors, voilà un sujet de conversation tout trouvé, car il y a sur ce chapitre quantité de choses

épaulières, qui recouvraient le point de jonction des brassards et de la cuirasse; les *gantelets*, qui garnissaient les mains; les *saltes*, qui descendaient de la cuirasse sur le haut des jambes, déjà protégé par les *tassettes* ou *tuiles*; les *cuissards* et les *grèves*, qui enfermaient les jambes; les *genouillères*, qui recouvraient le point de jonction des cuissards et des grèves; les *solerets*, qui garantissaient le dessus du pied.

Tout cela était si bien réuni au moyen de courroies et de crochets qu'il était presque impossible à l'assaillant de trouver un



Heaumes de tournoi.



Heaumes.



Heaumes.

amusantes à vous raconter. D'abord, savez-vous ce que c'était qu'une armure?

— Oui, mon oncle, pour en avoir vu une avec toi dans un musée.

— C'est vrai. Je me rappelle même vous avoir dit, ce jour-là, que l'armure était l'ensemble des armes défensives qui garantissaient le corps des guerriers. Au moyen âge, l'armure était si complète qu'elle ne laissait pas la plus petite fraction du corps à découvert; c'était une véritable prison de fer qui rendait le guerrier à peu près invulnérable. On l'appelait *armure de pied en cap*, et vous reconnaîtrez certainement cette locution qu'on emploie encore aujourd'hui dans certains cas et qui signifie des pieds à la tête. Voulez-vous que je vous énumère les différentes parties dont se composait une telle armure?

— Oh! oui, oncle Fred.

— Elles étaient très nombreuses. Il y avait d'abord le *casque* ou *heaume*; le *gorgerin* qui entourait le cou; le *hausse-col* qui protégeait le haut de la poitrine; la *cuirasse*, qui enveloppait le buste; les *brasards*, qui couvraient les bras; les *cubitières*, qui garantissaient les coudes; les

passage pour son épée. Il n'y avait qu'un seul moyen : désarmer le cavalier. Celui-ci, une fois à terre, se trouvait dans l'impossibilité de se relever tant l'armure était lourde. Le vainqueur pouvait alors chercher à son aise le défaut de la cuirasse.

— Tiens! voilà encore une locution qu'on emploie aujourd'hui, n'est-ce pas, oncle Fred?

— Oui, Jacques, et tu dois comprendre ce qu'elle signifie?

— Pas très bien.

— Tu ne réfléchis pas. Le défaut de la cuirasse, c'était l'endroit où la plaque protégeant le dos rejoignait la plaque protégeant le devant. Il y avait forcément, entre les deux plaques, un petit espace vide qu'il s'agissait d'atteindre pour porter un coup mortel à son ennemi. Comprenez-vous?

— Oui, mon oncle.

— Dans certaines armures, cet endroit était si difficile à trouver que le vainqueur n'arrivait pas à le découvrir et qu'il était obligé d'assommer son ennemi.

— Je ne sais pas si les armures étaient vraiment utiles, oncle Fred, mais ce devait être des vêtements bien encombrants.



Armure complète (moyen âge).

— En effet, et on n'imagine pas facilement ces combats de ces guerriers d'autrefois.

Quelle était, selon vous, la partie de l'armure la plus difficile à supporter?

— Le casque.

— Oui, et surtout le heaume du treizième siècle, car c'était un casque fermé qui emboîtait la tête tout entière. Il ne laissait par-devant, pour voir ou pour respirer, qu'une petite grille nommée *visière* ou *ventaille*, deux noms bien imaginés.

— Mais, on devait étouffer dans cette boîte, oncle Fred?

— Oui Simone. Seulement, comme de deux maux il fallait choisir le moindre, on préférait étouffer et préserver sa tête des chocs trop violents. Vous ne m'avez pas laissé vous dire que cette *visière*

ou *ventaille* était à coulisse et qu'on pouvait la lever quand on voulait prendre l'air. Dans les tournois et même dans les combats, les chevaliers faisaient parfois une sorte de trêve pour se donner le temps de lever leur visière et de respirer. Quand on avait fait une suffisante provision d'air frais de part et d'autre, le combat reprenait.

— Est-ce drôle, oncle Fred!

— J'étais certain que ces détails vous amuseraient. Le chevalier qui ne dénouait pas son casque pour respirer était réputé le plus fort, le plus courageux et, dans certains romans de chevalerie, on parle de preux qui ne le quittaient pas même pour dormir.

— Vraiment? Tu ne te moques pas, oncle Fred?

— Pas le moins du monde.

Dans les combats, comme le heaume aurait pu se déranger, on l'attachait sur la cuirasse au moyen de lacets. Quand un cavalier était renversé, son ennemi ne pouvait l'atteindre qu'au défaut de la cuirasse, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, ou à la tête en cassant les lacets du heaume. Il se servait, pour cette besogne, d'un petit poignard qui s'appelait *miséricorde*, parce que si le vaincu ne criait pas *miséricorde* il était voué à la mort.

Si nous parlions un peu de la cuirasse?

— Savez-vous d'où vient ce nom?

— De cuir.

— Très bien. Pourquoi?

— Je serais bien embarrassé de le dire.

— Eh bien, voici. Au fur et à mesure que l'on inventa des armes offensives, on chercha à se préserver de leur danger en créant des armes défensives. On inventa des vêtements qui couvraient presque entièrement le corps du soldat et comme ces vêtements étaient formés de plusieurs peaux ou cuirs réunis, on les nomma *cuirasses*; et ce nom leur resta lorsque, pour leur donner plus de force, on les garnit d'abord de bandes de métal et l'on finit ensuite par les faire entièrement en métal.

— Me direz-vous, à présent, par quelle arme défensive était complétée l'armure?

— Par... par...

— Eh bien? Par quoi? Vous ne trouvez pas?

— Non, oncle Fred.

— Par un bouclier.

— Oh! ce n'était pas malin à deviner.

— En effet, mais vous ne l'avez pas deviné... A l'époque des armures complètes, les boucliers étaient de dimensions assez restreintes, comparés à ceux qui, à l'origine, pouvaient couvrir plusieurs hommes et que leur poids obligea à monter sur des roulettes.

— Des boucliers à roulettes! En voilà une invention amusante!

— N'est-ce pas? Mais ce n'est pas de ceux-là que je veux vous parler. Le bouclier qui complétait l'armure était plutôt connu sous le nom d'*écu* et porté par un homme d'armes qui s'appelait?

— Un écuyer.

— Fort bien.

Toutes ces armes défensives disparurent peu à peu lors de l'invention des armes à feu qui devaient bouleverser de

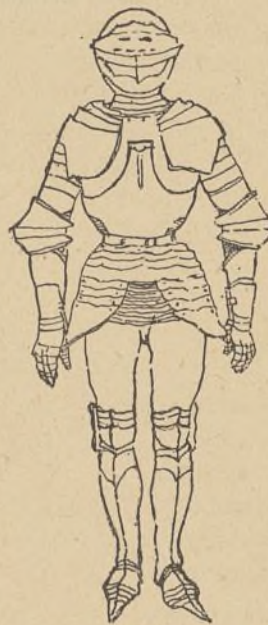
fond en comble l'art de la guerre.

— Pourtant, oncle Fred, Montaigne a dit: « Les armes à feu sont de si peu d'effet, sauf l'étonnement des oreilles, qu'on en quittera l'usage. »

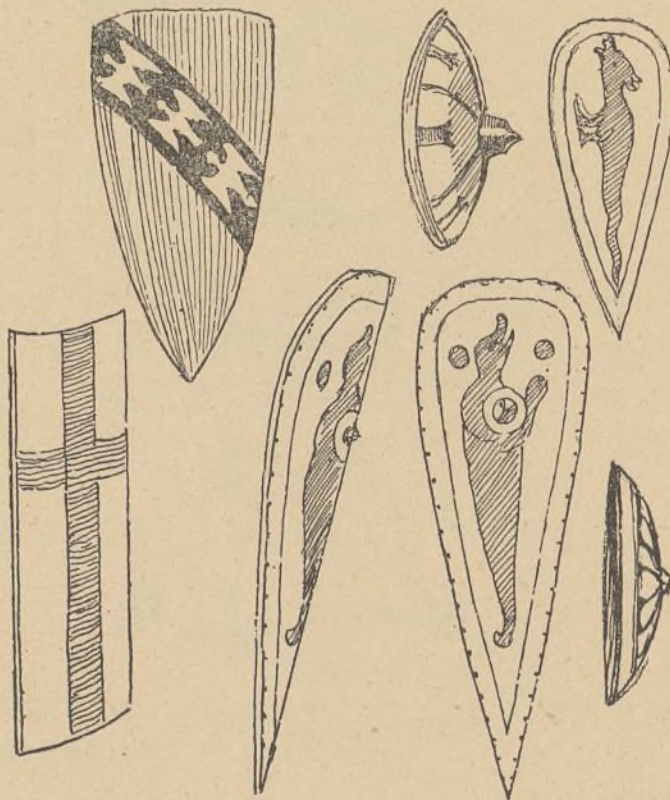
— Bravo pour cette citation, Jean. Mais tu vois que, depuis Montaigne, nous avons changé d'avis.



Armure.



Armure complète.



Écus et boucliers.

Achetez mes jolis ballons

Achetez mes jolis ballons,
Petits garçons, petites filles,

Mais il faut surveiller les bonds
Qu'ils vont tenter vers les nuages,



Achetez mes ballons tout ronds
Dont les légères escadrilles
Ont des couleurs de papillons!

Bien attachés à leurs ficelles,
Ils balancent leurs gros pompons
Pris au filet de leurs nacelles,
Aux mains des jeunes demoiselles,
Aux poignets des petits garçons.
Achetez mes jolis ballons.

Pour quelques sous les enfants sages
Peuvent se payer des ballons,

Car, d'instinct, ils sont très volages.
Achetez mes jolis ballons.

On les a peints en bleu, blanc, rouge
Pour faire en ces tons réunis,
Très haut, au bout du fil qui bouge
Flotter l'emblème du pays.
Le joli drapeau de la France,
Pour lequel nos braves soldats
Aujourd'hui livrent des combats,
Pleins de bravoure et de vaillance.
Venez, fillettes et garçons!
Achetez mes jolis ballons.

Cependant, souvent les fripons,
Tirant très fort sur leurs ficelles,
Tendent par-dessus les maisons,
De s'envoler à tire d'ailes.
Alors, surtout, petits garçons,

Ont besoin d'avoir des drapeaux
Pour s'en aller à la frontière.

Et les ballons malgré l'accès
De tendresse qui les implore



Pas trop de cris, pas trop d'alarmes
Lorsque lassés de leur exil,
Les ballons casseront leur fil,
Malgré vos appels et vos larmes.

Car ils trouvent que les troupes
De nuages, en temps de guerre,

Vont mettre aux nuages français
Une cocarde tricolore !

Venez, fillettes et garçons !
Achetez mes jolis ballons !

Raymond CRUSSARD.



LE JOURNAL DE PITCHOUNETTE

(Suite.)



19 janvier. — Ce soir, en sortant du cours, Mademoiselle et moi, nous pouvions à peine avancer dans la rue. Tout était noir, noir. On ne voyait pas la différence du trottoir et de la chaussée, et je me suis assise en plein un gros tas de sable. Ce que j'ai ri. C'était très amusant, et je n'avais pas peur du tout. Il paraît que c'est à cause des zeppelins, les grands ballons dirigeables allemands, pour qu'ils ne reconnaissent plus leur chemin quand ils viendraient au-dessus de Paris. A la maison, maman avait bien recommandé de fermer toutes les persiennes, et la vieille Annette avait tendu une toile à matelas devant la fenêtre de la cuisine et de l'office qui donnent sur la cour et où il n'y

a pas de volets. Un sergent de ville est monté dire à la cuisinière du quatrième d'éteindre son bec ou de mettre un rideau. Si elle ne l'a déjà pas fait, ça doit être une espionne, il faudra qu'on s'en méfie. Dans ma chambre, la nuit, j'ai une petite veilleuse, je voulais qu'on l'éteigne, mais grand'mère m'a dit que cela ne pouvait pas se voir à travers les rideaux et les persiennes. Alors, je suis tranquille, on ne me fera pas de procès-verbal.

26 janvier. — Grand'mère m'a lu aujourd'hui dans le journal une histoire que je trouve bien gentille. Il paraît que parmi les jouets apportés d'Amérique par le grand navire le *Jason*, se trouvait une magnifique poupée, plus grande et plus belle que toutes les autres, et richement habillée de soie et

de velours. Elle portait à la main un joli nécessaire de voyage en cuir jaune, avec, dedans, tout ce qui pouvait lui être utile pour la longue traversée de l'océan; il y avait même un petit flacon de sels et des pilules contre le mal de mer.

La petite fille française à qui on a donné cette

poupée le jour de Noël est, paraît-il, très pauvre et jamais de sa vie elle n'avait reçu un si beau cadeau. Elle habite dans un refuge municipal de Paris où elle a été recueillie, parce que les méchants Allemands ont bombardé la maison de ses parents qui est à Reims.

Avec la grande poupée, il y avait une lettre qui disait que la petite Américaine donatrice du jouet s'appelait Katharine, avait douze ans, et de-

meurait à Chicago. Elle espérait que la poupée trouverait une bonne petite maman dans la jeune Française qui la recevrait et elle lui souhaitait que la paix règne enfin dans son beau pays.

La petite fille de Reims a répondu à la jeune Américaine, j'en aurais fait tout autant et c'est très bien de sa part. Elle lui a donc écrit pour la remercier et lui apprendre qu'elle s'appelait Irène, qu'elle avait douze ans aussi et qu'elle était en ce moment réfugiée à Paris avec sa mère et ses petits frères. Tous les quatre avaient été bien malheureux de quitter leur demeure familiale et bien tristes aussi de voir partir leur papa pour aller se battre à la guerre. Mais bientôt, sûrement, les braves soldats français, anglais et belges allaient chasser les Alle-



Nous avons acheté des drapeaux et des médailles.

mands et les habitants de Reims pourraient enfin rentrer chez eux. Alors la petite Irène ne manquerait pas d'emporter avec elle sa fille américaine et elle la garderait toujours en souvenir de la générosité de son amie lointaine. Puis, dans la lettre écrite sur un beau papier rose, Irène glissa des jolies violettes de France en ajoutant en port-scriptum qu'il était bien entendu que la poupée s'appellerait Catherine.

J'ai trouvé cette petite histoire bien jolie et c'est sûrement vrai, puisque c'est dans le journal.

7 février. — C'était aujourd'hui la journée du 75. C'est un canon français qui s'appelle 75, comme moi

je me nomme Pitchounette.

Dans les rues, il y avait beaucoup de petites filles et de petits garçons qui vendaient des médailles représentant un petit canon orné de branches de laurier. Paul-André et moi, nous en avons acheté presque chaque fois que les jeunes vendeuses nous tendaient leurs paniers garnis comme des pelotes de drapeaux et d'emblèmes argentés et dorés. Puis, dans la tirelire

de fer blanc nous glissions les sous que grand'mère et maman nous avaient donnés à cette intention. Nous sommes revenus tout couverts de décorations et nous allons, mon frère et moi, les conserver dans notre musée de la guerre.

Dans une petite vitrine où nous mettions, l'année dernière, des objets en porcelaine, des canards, des chats, des lapins et toutes sortes de futilité, nous avons rangé précieusement les *souvenirs* que nous avons déjà récoltés. Il y a d'abord la broche que m'a donnée le soldat anglais à Mantes, un bouton de la capote de papa, les petits drapeaux belges achetés aussi dans la rue le jour « du petit drapeau belge », un morceau de toile d'aéroplane que Paul-André a payé vingt-cinq billes à son collège; une fléchette en fer que papa nous a donnée et qui res-

semble à un crayon pointu. Mais ça fait bien plus de mal qu'un crayon quand ça tombe du ciel, lancé par les aviateurs. Il paraît que ça peut traverser du coup un cavalier et son cheval. Nous avons encore une balle de fusil français. Je n'aime pas beaucoup y toucher, j'ai toujours peur que ça éclate. J'ai dit à mon frère qu'il tâche de l'échanger à son collège contre un vrai drapeau allemand pris sur le champ de bataille, comme ceux que nous avons vus aux Invalides. C'est ça qui donnerait tout à fait l'air sérieux à notre collection. Et puis, si on pouvait se procurer un vrai canon comme ceux de papa! Ce

serait magnifique. Maman trouve que ça deviendrait trop encombrant! Et puis, on ne sait jamais, un accident est si vite arrivé, si le canon se mettait à partir tout à coup! Il vaut mieux récolter des *souvenirs* moins dangereux, comme par exemple des fourreaux de sabre, ou quelques poils du bonnet d'un cosaque, comme ceux que nous avons dans une enveloppe. La vieille Catherine, la cuisinière de maman, dit

que c'est plutôt les poils de la queue d'un cheval, et la vieille Annette, la cuisinière de grand'mère, prétend que ce ne sont même que des crins de brosse à habits. Cela met Paul-André dans une fureur!

Quand notre musée sera bien garni, nous ferons payer deux sous d'entrée et nous l'ouvrirons au public. Comme cela, nous gagnerons beaucoup d'argent que nous donnerons aux petits Belges. Quant au nom du musée, je voulais qu'on l'appelle *le musée Pitchounette*, mais mon frère n'a pas voulu, il préférerait *le musée Paul-André*; alors, pour nous mettre d'accord, nous le baptiserons *le musée Victoire*, ça portera bonheur aux alliés.

Il n'y a qu'une chose qui nous préoccupe : pour le jour de l'inauguration, il va falloir écrire à M. Poin-



Nous avons fait sauter des crêpes.

caré. Peut-être ne serait-il pas content si on ne l'invitait pas!

16 février. — C'était aujourd'hui le Mardi-gras. On ne s'en serait guère douté. Il n'y a pas eu de cavalcades, ni de masques dans les rues; les petits garçons et les petites filles ne se sont pas déguisés. C'est la guerre, il ne faut pas songer à aller au bal. L'année dernière, Paul-André et moi nous avions été à une matinée costumée chez nos cousins Lardi-nois. Nous nous y étions beaucoup amusés. On m'avait habillée en impératrice Marie-Louise, femme de Napoléon I^{er}. J'avais une robe en velours, avec une longue traîne, un manteau d'hermine et une couronne dorée. Cette année, personne ne nous a invités. Alors, les petits camarades de Paul-André sont venus goûter avec nous. Il y avait aussi mes amies à moi, Alice et Jeanne. Nous avons fait sauter des crêpes. La vieille Catherine dit que dans son pays on lance les crêpes très haut dans la cheminée et qu'elles reviennent par la porte! Je pense qu'elle a voulu se moquer de nous, car je ne croirai jamais une chose pareille! Des crêpes qui reviennent par la porte! Oh!... oh!... oh!..., pourquoi pas après avoir donné deux coups comme les personnes de la maison.

22 février. — Nous sommes allés ce matin aux Tuileries, avec Mademoiselle et mon frère, pour assister à la revue des élèves des sociétés de préparation militaire. Notre cousin Gilbert en fait partie. Je l'ai très bien reconnu avec son petit bonnet de police sur l'oreille, son fusil et son sabre. Mais lui n'a pas eu l'air de nous connaître. Il paraît que c'est défendu aux soldats, quand ils sont dans leurs rangs, de faire un petit bonjour, de la main, aux personnes de leurs amis ou de leur famille. Alors, du moment que c'est la consigne et que ce n'est point par impolitesse de leur part, on ne peut pas leur en vouloir.

Il y avait beaucoup, beaucoup de jeunes collégiens comme notre cousin, qui a seize ans. Dans un an, ils seront en âge de partir à la guerre. Ils ont défilé devant nous en lignes bien droites comme s'ils avaient été collés sur une règle. C'est ça qui doit être difficile de marcher sans faire de zigzags. Il y avait aussi des messieurs qui les inspectaient; des généraux et puis un ministre qui a raconté quelque chose que je n'ai pas bien entendu, parce que nous étions trop loin. Mais quand il eut fini, tout le monde a crié : *Vive la France!* Et moi aussi. Je trouve que c'est très bien que les garçons fassent ainsi des exercices pour être soldats; comme cela, quand ils partiront à la guerre, ils sauront tout de suite comment on se bat... C'est comme nous, les petites filles, quand nous jouons à la poupée, cela nous apprend à soigner nos enfants plus tard, quand nous en aurons, et à leur mettre leurs chemises et leurs robes sans leur casser les bras.

1^{er} mars. — J'ai reçu ce soir, à mon adresse, une belle petite carte imprimée en bleu, avec une couronne. C'est Sa Majesté le Roi des Belges qui m'envoie ses remerciements pour la lettre que je lui avais écrite pour sa fête. Ce que j'étais fière! J'ai tout de suite couru montrer ma carte à maman, à grand-mère, à Mademoiselle, à la vieille Catherine, à la vieille Annette. Quand Paul-André est rentré de classe, je la lui ai mise sous le nez en disant :

— Tu vois, le Roi des Belges m'a répondu, à moi en particulier.

Alors, au lieu de se moquer comme d'habitude, il m'a répondu :

— Je te félicite. On peut dire que tu as de belles relations.

HERCÉ.

(A suivre.)



Le Chat de Furnes

Par Marguerite BAULU

L'enfant prit dans la cuisine une écuelle de lait, monta à sa chambre, et tandis qu'elle regardait la petite langue rose et sèche du Minet aller, venir, tourner, faire trembler et danser sur le sol le petit bol de faïence, elle disait tendrement :

— Minet, je ne sais pourquoi je t'aime. Ton poil est doux et tes griffes rondes. Chaque jour, je t'apporterai du lait, du pain, des épluchures de crevettes et de l'eau claire. Par la fenêtre, tu t'en iras errer



sur les toits; à la nuit, je t'ouvrirai la porte et tu t'établiras au creux de l'âtre éteint, comme aiment à faire les chats. En revanche, aie bien soin de ne jamais te montrer à dame Barbara...

Justement, celle-ci rentrait, apportant de tristes nouvelles. Des gens d'armes, ayant battu de leurs hallebardes les eaux du canal et les roseaux de la berge, avaient découvert un corps gonflé et méconnaissable à la veste duquel était accrochée une boucle d'oreille que dame Barbara reconnut sur le champ pour avoir été ciselée par son mari. Alors, ce ne fut doute pour personne que le pauvre bijoutier n'eût été, après excès de boissons, se jeter de lui-même dans les eaux du canal. Quant à Jehan le Drapier, sa mystérieuse disparition fut attribuée à quelque méchant tour du diable. En grande pompe, on enterra le noyé, puis l'on jeta de l'eau bénite sur la maison du drapier pour conjurer le mauvais sort

attaché au disparu. Ainsi, dans un temps très lointain, fut rendue la justice à Furnes...

Reconnue veuve, dame Lederick s'habilla de noir et s'installa au comptoir. Fidèle aux recommandations de Michelle, Lederick n'avait garde d'affronter sa présence. Cependant, un soir qu'il s'enroulait comme un ruban autour de la pendule du salon, il entendit du bruit à la porte de la rue et sauta sur deux voleurs qui prirent la fuite à son approche. Ayant ainsi sauvé la vie de dame Barbara, celle-ci lui en sut gré et l'admit auprès du feu. Parfois même, assise dans son grand fauteuil pour ravauder des bas, elle écartait les jambes pour accueillir Minet. Pelotonné au creux de la jupe, dans sa gratitude, celui-ci torturait sa pauvre cervelle de chat pour y retrouver les mots d'amour qu'il prononçait quand il était homme. Parfois, il croyait s'en souvenir, mais, hélas! il ne sortait de son gosier que des sons qui n'étaient point tout à fait des miaulements de chat, mais qui étaient encore moins de beaux mots humains. Sa déception était si grande, qu'elle se lisait dans les yeux tristes qu'il levait vers sa femme, et celle-ci, toute troublée, disait alors à Michelle :

— Mon enfant, quel chat étrange est à notre foyer!

Les choses allaient ainsi tout doucement, sans aventures, quand un beau jour, dame Barbara, qui n'avait point le talent de son époux pour sertir dans un feuillage d'argent, les roses claires et les diamants, afin de ramener dans sa boutique les chalands de plus en plus rares, crut nécessaire d'épouser son concurrent, le bijoutier qui avait pris la place de son mari dans la corporation, le vilain et rusé Liévin Huys. Celui-ci s'installa donc en maître au *Gobelet d'or*, y amenant Thyl, son sacrifiant de fils.

Malgré qu'au début Liévin et Thyl cherchassent à dissimuler leur méchanceté sous un air de douceur fielleuse, Lederick se consumait de chagrin à voir ces étrangers prendre sa place dans le cœur de sa femme et de son enfant, et s'efforçait de leur jouer les plus méchants tours qu'il pût. C'est ainsi qu'à la dérobée, il les griffait au gras des jambes, inondait leurs vêtements... de la fenêtre du premier étage faisait dégringoler un pot de fleurs sur leur tête, ou bien, d'un coup de patte, renversait le poivre dans leur soupe.

Alors dame Barbara et Michelle, qui ne pouvaient comprendre comme vous et moi sa jalousie secrète, trouvant qu'il devenait une bien mauvaise bête, commençaient à s'éloigner de lui. Par là même, de

plus en plus aigri et malheureux, le pauvre Lederik, en quête d'un peu de sympathie, s'en alla en demander à ses humbles frères, les matous des toits, des gouttières et des corniches.

Mais ceux-ci, devinant peut-être qu'ils n'avaient pas affaire à un véritable chat, gonflèrent leurs poils, retroussèrent leurs babines sur leurs dents pointues et soufflèrent de colère. Jusqu'à une chatte pelée et maigriote, dont les matous se détournèrent parce qu'elle était sale, sans grâce, qui, je vous le demande un peu, à ses avances, se recula avec dégoût.

— Hé! chat grillé, laideur, pourquoi fais-tu fi de moi?

— Regarde-toi dans la glace, miaula de loin la femelle efflanquée.

Et devant le grand verre reflétant où dame Barbara mirait ses vertugadins, Lederick poussa, en effet, un miaulement de surprise et de colère : un chat grand comme un agneau était devant lui, ses poils étaient rouges comme le coquelicot ou la tomate, sa peau vert clair, ses oreilles hérissées et toutes droites. A se voir si terrible et si laid, il comprit enfin pourquoi les gamins, à son approche, s'enfuyaient en criant : « Le chat de Furnes! Le chat de Furnes!... »

Au chagrin de cette découverte vint bientôt s'ajouter celui de voir Barbara et Michelle de jour en jour plus maltraitées par Liévin et son pendent de fils.

Leur fourbe cruauté s'exerçait surtout contre Lederick, parce qu'ils étaient sûrs par là d'atteindre le cœur de Michelle qui, voyant son minet persécuté, avait retrouvé pour lui la vive affection du début. Elle le protégeait comme elle pouvait, et rien n'était touchant comme l'entente cordiale de ce papa ignoré et de sa douce petite fille.

Dans le danger, Lederick-chat, devenu malin, n'avait qu'à miauler d'une certaine façon pour avertir Michelle de l'approche du chenapan.

Mais un jour qu'ils étaient tous deux plongés dans une multiplication difficile, Lederick étendant sa patte sur le cahier pour indiquer les erreurs, ils n'entendirent point venir le sacripant :

— Michelle, dit celui-ci avec un faux sourire, j'ai vu un plat de crème qui fraîche à la cave. Si tu veux, sans que cela se voie, nous pourrions en prendre la valeur d'une assiette.

— Oh! non, Thyl!... Maman a défendu de toucher au dessert.

— Es-tu gourde!... Enfin, comme tu veux! J'irai seul!... Tu sais, elle est au chocolat, la crème.

— Fais attention de ne pas être pris, Thyl!... crie la petite, penchée sur la rampe de l'escalier.

D'en haut, elle peut voir que le rusé a laissé la porte de la cave ouverte. Alors elle ne résiste plus... La friandise l'attire... Elle descend... Elle entre dans la première cave, dans la seconde...

— Viens voir comme elle est bonne, dit le garnement en l'attirant dans le coin le plus sombre; elle est là, penche-toi!...

Un cri retentit!... Thyl, d'un coup dans le dos, a aplati Michelle, l'a poussée dans un sac, en tire la corde, la noue, laisse l'enfant crier et gigoter dans l'enveloppe de toile et s'en va en verrouillant, tour à tour, les portes des deux caves...

Le soir, quand dame Barbara, qui avait été occupée tout l'après-midi avec les chalands, demanda après sa fillette, Thyl déclara qu'en cherchant des grenouilles dans le fossé des remparts, il avait vu s'éloigner sur la route de Dunkerque, une petite fille qui se débattait entre deux bandits. Là-dessus, dame Barbara court en larmes à la police et toute la maréchaussée est sur pied, à la recherche de l'enfant perdue.

Cependant, dans la cave où la nuit avait fait une obscurité profonde, Michelle, étouffée dans son sac, avait tant crié qu'elle n'avait plus de voix. Des heures avaient passé... Elle avait faim, elle avait froid, elle avait peur!... « Maman, gémissait-elle, où es-tu?... viens vite! je vais mourir! »

(A suivre.)



L. VERPILLOT, GÉRANT. — Paris, Imprimerie Louis De Soye, 18, rue des Fossés-Saint-Jacques,